

Anita Caron : *Femmes et pouvoir dans l'Église*

Denise Veillette

Volume 5, Number 1, 1992

Des femmes de la francophonie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057688ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057688ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Veillette, D. (1992). Review of [Anita Caron : *Femmes et pouvoir dans l'Église*]. *Recherches féministes*, 5(1), 198–201. <https://doi.org/10.7202/057688ar>

Anita Caron (sous la direction de) : *Femmes et pouvoir dans l'Église*, Montréal, VLB Éditeur, 1991, 256 p.

Les femmes envahissent aujourd'hui les écoles de théologie et les départements de sciences religieuses, elles remplissent dans la communauté ecclésiale catholique des fonctions de marguillières, d'agentes de pastorale, de vicaires et parfois même de curés, elles constituent — laïques et religieuses, bénévoles et salariées, — la principale main — d'oeuvre au service de l'Église. Et pourtant, elles sont encore exclues des postes de pouvoir et des lieux de réelle influence dans cette institution contrôlée par un clergé toujours aussi hiérarchisé, masculin et autoritaire. Les questions suscitées par cette situation infiniment paradoxale dans une société qui se veut égalitaire et démocratique sont à la base même de l'ouvrage *Femmes et pouvoir* dans l'Église qui s'est mérité le Prix Edgar — L'Espérance 1991. Produit sous la direction d'Anita Caron, il rassemble les conclusions d'une équipe de chercheuses qui ont basé leurs analyses sur les contributions apportées par des femmes dans deux paroisses de la région de Montréal au cours des années 1945 à 1985.

« Données socio — historiques sur la situation des femmes dans l'Église ». Dans cette première partie de l'ouvrage, Flore Dupriez retrace les principaux éléments qui permettent de reconstituer la contribution sociale des femmes, dans le champ religieux, depuis le début du XXe siècle : part importante jouée par les milliers de religieuses mobilisées au sein de quelque quarante communautés dans les domaines de l'éducation, de la bienfaisance et de la santé; implication de la multitude des mères de famille catholiques enrôlées dans les nombreuses associations pieuses qui avaient pour but de préserver la famille et la société des méfaits de l'industrialisation et de l'urbanisation; montée du féminisme et mouvement de laïcisation et de désaffection de la pratique religieuse auxquels le clergé opposera une vive résistance. En effet, souligne l'auteure, les demandes des femmes pour être reconnues, en tant que laïques et en tant que femmes, comme membres à part entière de l'Église, n'auront que peu d'effet : à partir des années 1970, on les invitera à participer aux conseils diocésains et paroissiaux, mais on les tiendra résolument à l'écart du sacerdoce. Malgré les rebuffades du clergé, les femmes continuent cependant à faire preuve d'un dévouement et d'une espérance à toute épreuve qui pourraient, si on en croit Flore Dupriez, « poser les bases d'une nouvelle ecclésiologie » (p.36).

Dans le deuxième chapitre, Nicole Laurin — Frenette et Nadia Fahmy — Eid font ressortir encore plus clairement le paradoxe illustré plus haut par Dupriez lorsqu'elles affirment : « les femmes sont l'Église et elles en sont exclues, elles font vivre l'Église et l'Église leur est interdite » (p.40). Puisant dans l'histoire des communautés religieuses féminines, elles soulignent l'ambiguïté du lien qui unit autorité cléricale et soumission féminine dans une institution qui récupère à son profit les services d'éducation, de santé et de bienfaisance accomplis par des femmes. Elles relèvent les dimensions spirituelle, idéologique, sociale et politique du problème et démontrent qu'en assimilant l'idéal chrétien au modèle du sujet féminin, et en posant la maternité comme la vocation unique et naturelle des femmes, le discours ecclésial est parvenu à justifier leur infériorisation et leur exclusion de la hiérarchie cléricale. Encouragées par la montée du mouvement féministe, les femmes ont peu à peu fait entendre leur voix, mais l'Église n'étant ni une démocratie ni une entreprise, à

quelles règles de droit et à quels moyens légaux de pression les femmes pouvaient — elles avoir recours? « Mais est — ce possible pour les femmes, demandent les auteures, de faire grève de la foi et de la charité? » (p.62).

« Données factuelles sur la situation des femmes dans l'Église ». Anita Caron, Agathe Lafortune et Élisabeth Brandy présentent, au début de cette deuxième partie, les résultats de l'enquête menée dans les deux paroisses de la région montréalaise. Dépouillement d'archives, entrevues auprès d'une vingtaine de femmes, de quelques membres du clergé et de laïcs masculins auront permis aux auteures de reconstituer des modèles d'action féminine pour les périodes 1945 — 1960, 1960 — 1975 et 1975 — 1985, et de dégager les perceptions qu'avaient les répondantes et les répondants de la présence féminine dans les activités paroissiales. Si elles semblent retirer beaucoup de satisfaction des services qu'elles rendent, les femmes sont également conscientes des limites de leur influence et elles ont tendance à dévaloriser leurs contributions par rapport à celles des hommes. Ces derniers, clercs ou laïcs, disent apprécier les actions et les qualités « féminines », mais ils tiennent à se réserver les espaces traditionnellement masculins de pouvoir et d'autorité.

Dans le chapitre suivant, Lise Campeau et Normande Simard dévoilent un autre aspect de l'implication des femmes dans les questions d'ordre religieux en étudiant la forme d'organisation, le type d'intervention, les objectifs et les moyens d'action de trois organismes féminins : le Mouvement des femmes chrétiennes, le collectif L'Autre Parole, et le groupe composé des épouses des membres du Diaconat permanent. Les auteures font ressortir les positions tout à fait différentes de ces groupes par rapport au féminisme, leur impact sur l'évolution du statut des femmes dans l'Église et les différents niveaux de conscience et d'engagement des femmes qui les composent.

« Quelques lectures de la situation des femmes dans l'Église ». La troisième partie de l'ouvrage compte cinq chapitres qui proposent de confronter les divers aspects de la problématique de départ à différentes approches théoriques. Partant de l'asymétrie fondamentale qui caractérise la répartition du savoir et du pouvoir dans l'Église, Marie — Andrée Roy propose d'abord une lecture féministe du concept de pouvoir en s'appuyant sur quelques éléments de la théorie webérienne : domination, direction administrative, Église, communauté, clergé et types de domination. Puis, mettant en rapport chacun de ces éléments avec les données recueillies dans les deux paroisses montréalaises, elle rend compte des processus de socialisation et d'intégration des normes qui amènent les femmes à ignorer les rapports de domination auxquels elles sont soumises en tant que femmes et en tant que laïques et elle analyse les discours de légitimation sur lesquels se fondent l'autorité absolue de l'évêque de Rome, le caractère mâle et hiérarchique de la structure administrative et la spécificité de la fonction cléricale. En ce qui concerne les types de domination identifiés par Max Weber, il ne resterait aux femmes, dans le contexte actuel de l'Église, que la possibilité de développer une certaine forme de charisme mais cela à condition de ne jamais menacer l'autorité sacrée des prêtres.

Flore Dupriez tente, dans le chapitre suivant, de pousser un peu plus loin l'analyse des relations de pouvoir dans l'Église. Elle base son étude des modes d'implication des femmes et des hommes dans les deux paroisses sur l'affirmation que l'appartenance à l'un ou l'autre sexe influence les modes de penser et d'agir

des individus dans la société. À partir du matériel recueilli lors de l'enquête, elle reconstruit les formes féminines de pouvoir qui se sont développées parallèlement à l'autorité cléricale. Rappelant l'insistance du discours ecclésial sur la prétendue différence de nature entre les sexes, l'auteure souligne le fait qu'il n'y a aucune équivalence entre le pouvoir du prêtre et l'influence des femmes, car le concept de complémentarité tel que développé par le clergé n'implique nullement qu'il y ait réciprocité entre les rôles masculin et féminin. La notion de différence, entretenue par l'Église et intériorisée par les femmes, contribue, par son ambiguïté, à maintenir les rapports inégalitaires de pouvoir entre hommes et femmes dans l'Église.

Au chapitre sept, Agathe Lafortune, s'inspirant de la théorie féministe matérialiste, avance que c'est l'appartenance à l'un ou l'autre sexe qui détermine la position des individus à l'intérieur de l'appareil cléricale. Cette approche projette un autre éclairage sur divers aspects de la situation des femmes dans l'Église : confinement dans des tâches dites féminines, hiérarchisation des rôles, gratuité du travail féminin, relations inégalitaires avec le clergé. L'Église étant une institution profondément sexiste, la subordination des femmes proviendrait du rapport inégalitaire entre classes de sexe, affirmation que l'auteure illustre par des commentaires provenant des femmes, des clercs et des hommes laïques interrogés lors de l'enquête. D'une part, Lafortune dénonce l'androcentrisme des clercs et des laïcs qui reconnaissent l'importance du travail des femmes mais sans vouloir rien perdre de leurs prérogatives masculines, et d'autre part, elle souligne, chez les femmes, le manque de stratégie collective qui leur permettrait d'ébranler l'édifice du pouvoir ecclésial.

Confirmant les analyses précédentes, Nusia Matura affirme que le droit des femmes d'accéder aux mêmes rôles et responsabilités que les hommes dans l'Église est totalement rejeté par le discours théologique traditionnel. Le mouvement féministe chrétien aura eu le mérite, selon elle, de remettre en question la position ecclésiale et d'offrir une nouvelle lecture des textes bibliques qui permettra peut-être aux femmes d'accéder un jour aux postes de commande de l'Église. Matura présente les contributions importantes des théologues féministes Mary Daly, Rosemary Radford Ruether et Élisabeth Schüssler Fiorenza et elle analyse la vision renouvelée que chacune d'elles offre de l'Église. Faisant le lien entre les analyses de ces théologues et les propos des paroissiennes, elle reconnaît dans la colère et l'engagement des unes et les compromis des autres, des attitudes et des préoccupations tout à fait semblables. Malgré l'immense travail qu'elles sont conscientes d'accomplir pour l'Église, les femmes se savent « invisibles », en marge du pouvoir. Devront-elles se regrouper, demande Lafortune, dans une ekklesia de femmes, comme le propose Schüssler Fiorenza, pour que leurs droits et leurs pouvoirs soient enfin reconnus?

Dans le neuvième et dernier chapitre, Marie — Andrée Roy s'appuie sur le concept d'appropriation collective des femmes par les hommes, tel que développé par Colette Guillaumin, pour démontrer la double appropriation des femmes dans l'Église : en tant que femmes elles sont soumises aux hommes; en tant que laïques, elles sont sous l'autorité des clercs. Confrontant la théorie aux données recueillies, Roy identifie cinq modes principaux d'expression du « sexage » : appropriation du temps des femmes; de leur travail; de leur

personne; charge physique et affective des enfants, des vieillards, des malades et de l'ensemble des hommes, et invisibilité institutionnelle des femmes. La permanence et la reproduction de cette situation proviendraient, selon l'auteure, de ce que les femmes n'ont accès qu'à des espaces réels ou psychologiques bien définis et restreints et que le droit canon et la morale traditionnelle de l'Église légitiment leur appropriation et leur subordination. Ces moyens seraient rendus doublement efficaces par le fait que les femmes les ont intériorisés et qu'elles accomplissent leur travail non « pour les prêtres » mais « pour le Christ » (p.218). Dans ces conditions, affirme Marie — Andrée Roy, il est difficile d'espérer que de grands changements puissent se faire dans l'Église à partir du niveau paroissial.

Anita Caron et Agathe Lafortune signent la conclusion de cette étude qui aura permis de constater la constance, mais aussi la diversification de la contribution des femmes dans l'Église au cours des dernières décennies, et de démontrer que les rapports entre le clergé et les femmes tendent à se faire sur un mode plus égalitaire. Mais au — delà de ces quelques transformations somme toute assez superficielles, la participation des femmes au pouvoir n'a pas dépassé le stade des revendications. Il semble qu'il faudra provoquer chez l'ensemble des femmes une prise de conscience tant de leur pouvoir que de leur oppression et les amener à poser ensemble les bases d'une action collective.

Femmes et pouvoir dans l'Église est finalement un excellent ouvrage qui frappe par sa clarté et sa cohérence. Il tire sa force non seulement de la solidité et de l'originalité de ses analyses, mais aussi de la diversité des approches qu'il propose : histoire, sciences religieuses, sociologie et théologie. Il permet de débattre de plusieurs grandes questions soulevées par le problème de l'invisibilité institutionnalisée des femmes dans l'Église malgré leur présence massive au sein de la communauté ecclésiale : la peur de l'indifférenciation des sexes; l'opposition entre nature et culture; la complémentarité asymétrique des rôles féminin et masculin; la nature particulière de la structure ecclésiale qui n'est ni une démocratie, ni une entreprise. De plus, l'éclairage clairement féministe que ce livre projette sur les rapports de statut et de sexe dans l'Église, permet de faire progresser l'analyse sociologique du pouvoir à l'intérieur de cette institution.

*Denise Veillette**
Département de sociologie
Université Laval

* Avec la collaboration d'Élizabeth Wright, auxiliaire de recherche, Département de sociologie, Université Laval.

Gender in World Religions (volume 1). Montréal, McGill University, The Faculty of Religious Studies and the Centre for Continuing Education, 1990, 103 p.

L'apparition d'une nouvelle revue n'est pas sans soulever intérêt et enthousiasme. La publication de *Gender in World Religions* est due à l'initiative de la Faculty of Religious Studies et du Centre for Continuing Education de McGill University. Le comité de rédaction est formé de deux éditrices, Katherine